Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 82 (1979)

Artikel: Présentation de l'exposé de Noël de la Société jurassienne d'émulation
Autor: Siegenthaler, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555491

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Présentation de l'exposition de Noël de la Société jurassienne d'Emulation

le 25 novembre 1978, à Tavannes

par Pierre Siegenthaler

Et si nous parlions d'autre chose, Mesdames et Messieurs, puisque nous voici réunis dans l'enceinte d'une firme prestigieuse, menacée aujourd'hui dans sa structure même par les hasards de la conjoncture ? Si nous parlions d'inflation, par exemple, ou de récession, bref de crise !

Pour ma part, je revois quand je veux la caissette de spaghettis que nous gardions au galetas, vers les années trente, comme d'autres ont des lingots dans un safe. C'est qu'il faut avoir — nos artistes en conviendront volontiers — des relations pour subsister en période de crise dans nos sociétés libérales avancées. Or mon père connaissait le patron de la Fabrique de pâtes alimentaires de La Ferrière, grâce auquel il avait eu au prix de gros les spaghettis, et ce trésor devait assurer notre survie pour des mois. Mais je n'ai pas oublié le dépit de ma mère lorsqu'elle découvrit un matin avec moi que nous n'étions plus seuls à bénéficier de la prodigieuse ressource céréalière. En effet, parmi l'armée des fines aiguilles blondes rangées au fond de la caisse dans leur emballage de papier violacé, quelques menues crottes indubitables témoignaient sans équivoque du repas pris en ces lieux par les souris ! Dégoûté, je renonçai aussitôt à croquer les fragiles tiges crues dont j'aimais sentir l'éclatement contre mon palais, avant que la saveur douçâtre du blé n'ait empli ma bouche gourmande de fils d'ouvrier. Mon père eut beau tendre aux rongeurs des trappes, cette première caisse demeura aussi la dernière, ma mère préférant m'envoyer quérir à la laiterie des pâtes fraîches, dont l'énorme Madame Bohnenblust inscrivait en soufflant le prix dans un carnet tout crasseux de manipulé, le carnet des chômeurs !

Des événements de cette sorte m'auront appris de bonne heure qu'on n'amasse pas grand-chose ici-bas, les vraies richesses étant d'autre espèce, mais cela non plus nos peintres et sculpteurs ne l'ignorent sans doute pas, du moins on l'espère, car qu'est-ce qui compte en effet, réussir ou se réaliser ? Il faudrait pouvoir le demander à Albert Schnyder, seigneur

octogénaire curieusement méconnu dans ce Jura, où on compterait sur les doigts d'une main le nombre de ses expositions, alors qu'il n'y a toujours pas de Schnyder au Musée jurassien, par ailleurs si riche de tant d'œuvres diverses !

Si j'évoque ici Albert Schnyder, c'est encore en raison de la crise, celle des années trente, bien sûr, celle aussi que les pessimistes nous prédisent pour 1980 ! Car comment oublier la lutte solitaire du Schnyder d'alors, dans un Jura en proie au malheur économique avec, pour toute émulation, l'amitié passionnée d'un rêveur nommé Werner Renfer, né à Corgémont, notre premier écrivain, pratiquement mort de faim en 1936 à Saint-Imier, comme me le confirmait encore tout récemment le grand peintre delémontain.

Il est donc évident pour chacun qu'une exposition comme celle-ci constitue un événement, dans la mesure où elle marque le progrès accompli depuis dans le rassemblement, l'encouragement et la reconnaissance publique de nos artistes. Pourtant, rappelons quand même en ce jour de fête que le Jura sort tout juste d'une ère d'exceptionnelle réussite matérielle, ère commencée vers les années cinquante, voire même en pleine guerre pour certains ! Pareille époque ne se représentera sans doute jamais plus chez nous, car — et chacun devrait en être conscient ! — c'est maintenant à d'autres de jouer leur partie dans ce jeu de dupes qu'est l'économie de marché. Ainsi touchons-nous peut-être déjà le fond de la caisse, où il ne restera bientôt plus que quelques pâles débris parmi la multitude des crottes noires accumulées.

Aujourd'hui, ma question sera donc tout naturellement celle-ci : Ces vingt-cinq ou trente années de « miracle économique », aurons-nous su en profiter nous autres Jurassiens, et singulièrement nos artistes ? Certes, des pâtes à la peinture alimentaire, il n'y a qu'un pas, que beaucoup ont franchi d'un pied léger — et pas seulement chez nous ! — donnant tête baissée dans toutes les modes et dans les pires snobismes. Mais qui oserait le leur reprocher ?

Qu'on me pardonne une fois de plus ici un goût immodéré pour la citation, mais ne faut-il pas répondre en toute honnêteté à notre question ? « Cette époque, féroce dans le quotidien (le strict nécessaire exige que l'on soit riche), ne se prive de rien, elle veut tout avoir, le moderne, l'ancien, l'âge de bronze, le style Louis-Philippe, etc. Les antiquaires et le marché aux puces sont plus florissants que jamais. Le goût de l'antiquité tient même lieu d'esthétique. En fait le commercialisme systématique de l'humanité d'aujourd'hui s'est emparé des œuvres d'art comme de toutes autres denrées. Ce secteur est prospère (...) C'est aussi que les artistes y consentent entièrement ; ils sont devenus les fournisseurs d'une clientèle qui, pour

payer, ne demande qu'à être satisfaite : pour vivre à une époque de « vie chère », les irréguliers sociaux doivent s'adapter. Agréables échanges, où ce n'est pas toujours le meilleur produit qui l'emporte, loin de là, qui n'aboutissent pas à une distribution équitable de la trop fameuse « culture » (laquelle suppose une volonté bien plus qu'une possibilité), mais à la plus étonnante inflation artistique de tous les temps. » (François Michel : Préface à l'Encyclopédie de la Musique — Fasquelle, février 1958)

En ce qui nous concerne, on voudrait être assuré — mais sans doute est-ce pareil ailleurs — que la spectaculaire multiplication des peintres et des sculpteurs jurassiens à plein ou à mi-temps (et je ne parle pas des Galeries !) n'aura pas été uniquement le fait de la conjoncture, mais peut-être, quand même, la manifestation d'exigences intimes qui furent celles d'un Schnyder, d'un Coghuf, d'un Lermite, d'un Giauque, d'un Comment, d'un Bregnard (et on me pardonnera volontiers ceux que j'aurai oubliés !).

La réponse à notre question, c'est en nous-mêmes, une fois de plus, que nous irons la chercher, et par la voix d'un Jurassien du Sud. Voici en effet ce qu'écrivait, en pleine crise économique, Werner Renfer, dans l'une de ces « Chroniques » du « Jura Bernois », le petit journal de Saint-Imier (Signalons que ces Chroniques, partiellement publiées en 1958 par les soins de l'Emulation, sous la direction de P.-O. Walzer, viennent d'être heureusement complétées, aux Editions du Pré Carré, grâce à la ferveur du poète Hughes Richard, autre « Sudiste ») :

« Si, pour une raison ou une autre, un pays n'a pas de valeurs morales à lancer dans la circulation, il peut être aussi fortuné qu'il le voudra, il ne jouera jamais dans les affaires du monde le moindre petit rôle décisif. Quand la richesse n'a pas pour but d'alimenter un idéal, une manière de concevoir les choses et de les aimer, elle coule, stérile, entre les mains des illettrés. » Et plus loin : « C'est quelque chose qui compte aussi bien pour la prospérité économique que pour la santé intellectuelle d'un peuple quand il possède le moyen, en toutes circonstances, de s'exprimer pleinement et de donner ainsi, à ses qualités, en quelque sorte le maximum de rendement. Il y a un plan intellectuel sur lequel toutes les activités du pays sont solidaires, où elles peuvent réciproquement s'encourager et se développer, où elles peuvent atteindre à l'unité. »

Paroles prophétiques, mais qui faute d'avoir été entendues, tant au nord qu'au sud, n'auront pu éviter l'éclatement préfabriqué que l'on sait. La réalité, Mesdames et Messieurs, c'est que nous avons tous été privilégiés par les circonstances, — encore que beaucoup d'entre nous les auront chèrement payées ! — tous, industriels, artistes, professeurs, hommes de loi, commerçants, ouvriers. Pourtant, ce confort et cette prospérité n'ont-ils

pas trop souvent engendré l'autosatisfaction, la morgue et la suffisance, poisons mortels propres à tuer dans l'œuf toute velléité créatrice ? Car aimer son pays, c'est se remettre en question avec lui. Hélas, comme s'écriait à la T.V. romande le cinéaste Alain Tanner : « Deux vertus majeures nous auront singulièrement fait défaut ces dernières années : le désespoir et la passion ! » Par quoi il faut entendre, bien sûr, le désespoir devant la médiocrité, l'injustice et l'impuissance où nous sommes de comprendre jamais notre finalité ; mais encore, mais surtout la passion de l'utopie, c'est-à-dire et en dépit de tout, un besoin absolu de rêver et de « changer la vie » ! La changer peut-être au moyen de la politique — encore qu'on puisse nourrir là-dessus quelques doutes au regard de notre histoire ! — ou la changer alors autour de nous, radicalement, ici et maintenant. Révolution donc, certes, mais d'essence personnaliste et culturelle, comme on voit. Or sont-ils nombreux dans ce Jura à avoir entendu l'exhortation superbe de René Char : « Hâte-toi de transmettre ta part de merveilleux, de rébellion, de bienfaisance » ? De la liberté, hélas, (puisque c'est bien d'elle qu'il s'agit) nous présente-t-on autre chose que la face usée, ternie, manipulée, et jamais son revers intact, étincelant de virtualités insoupçonnées ? Quand le temps presse et que la mort guette !

Mais ne nous emballons pas ! Les multiples bouleversements récents nous ont, je crois, dissimulé certaines constantes de notre devenir et d'abord, sûrement, l'essentielle et peut-être nécessaire solitude de l'homme, de l'artiste en particulier. Tout est allé si vite, en effet, si facilement, que les artistes eux-mêmes ont parfois perdu le goût, la pratique de l'inquiétude et de l'interrogation solitaire. Mais peut-être aura-t-il rencontré un écho jusque chez nous l'aveu terrible d'Eugène Delacroix : « J'ai trouvé la peinture quand je n'avais plus ni doigts ni ongles ! »

Mesdames, Messieurs, soyons-en assurés, des peintres et des sculpteurs de valeur se sont levés et se lèveront encore ici, malgré les accidents de l'histoire, et c'est sans doute le mérite, mieux le devoir d'une association comme la vôtre de les réunir, de les confronter et de les faire aimer. Et tant pis pour le sceptique Degas qui prétendait, non sans d'excellentes raisons, qu'« il faut décourager les artistes » !

En guise de conclusion, j'aimerais tenter de concrétiser les propos d'Alain Tanner sur la passion par un exemple emprunté à une lettre de Renfer à son ami Schnyder, encore eux ! (Renfer et sa femme venaient en effet de recevoir la série des dessins destinés à illustrer « Hannebarde », l'unique roman achevé de notre écrivain.) « On est resté des heures devant tes images. Mon vieux, je te serre la main à la faire craquer, et je te dis : « Fou-tu, plus rien n'est fou-tu, puisque tu as fait ça. »

Que ceux maintenant qui n'auraient jamais connu ce genre d'enthousiasme, de certitude ou d'émotion devant l'œuvre d'art s'en retournent à leurs présidences, à leurs comptes en banque et à leurs chers partis !

Enfin, si on me reprochait — et avec quelle raison ! — de n'avoir guère parlé d'arts plastiques aujourd'hui, je me permettrais de vous renvoyer à nos peintres et à nos sculpteurs ici présents, à leurs œuvres surtout, et peut-être qu'ils vous déclareraient ce qu'avouait en riant, l'autre dimanche, à Perrefitte, l'humble et métaphysique Bregnard :

« Ça n'est nullement mon MOI que j'exprime dans mes toiles, sinon elles ne vaudraient pas grand-chose ! »

Pierre Siegenthaler

PARTIE ADMINISTRATIVE